

Florence
BARUCQ

Zone blanche



« Vous serez en zone rouge Madame. Avec vue sur l'Hôtel du Palais ? Oui, c'est vrai, de loin... Mais pas tant que ça à vol d'oiseau... Vous pourrez rester habiter chez vous à condition de vivre les volets fermés. Mais si cela ne vous convient pas vous pouvez également négocier un prix pour votre départ.

- Et vous, Monsieur, vous serez en zone bleue.

- Moi, ça me va très bien de vivre les volets fermés : ma petite amie vient me retrouver !

- Eh bien cela ne se passe pas comme ça en zone bleue. Vous pourrez vivre au grand jour mais sans elle... Il aurait fallu la signaler sur votre fiche envoyée à la préfecture en joignant sa pièce d'identité, l'immatriculation de son véhicule et sa couleur, pour avoir un badge supplémentaire.

- Mais je ne savais pas encore que je la rencontrerai !

- Ah ben c'est comme ça, jeune homme : le système est lourd et contraignant. Durant quatre jours seulement.

- Je suis vert ! Je vais zoner tout seul...

Biarritz et même ses voisines ne parlent plus que de ça : le rendez-vous avec le G7. Simple petit mot composé ou injonction avec laquelle composer ? Sujet de tous les fantasmes, en tout cas, c'est sûr.

J'ai même entendu une dame qui demandait si elle devrait s'habiller en rouge ! On a l'esprit festif au pays ! Et pourquoi pas toute nue ? Genre j'ai rien à cacher. Une zone naturaliste pour ceux qui n'aiment pas les démarcations !

Moi, je serai en zone bleue. Ça tombe bien c'est ma couleur de prédilection depuis l'enfance. Tout était bleu dans ma chambre sauf le mange disque orange. Lorsque les copines chantaient en cœur « elle a les yeux bleus Belinda » moi, je vibrai totalement (et encore aujourd'hui !) sur *Les Mots Bleus* de Christophe, *Blue Suede Shoes* d'Elvis... Trop bien les paroles ! T'as raison le King, moi, aussi, j'ai horreur qu'on me marche sur les pieds ! Ma première voiture : bleue. Il n'y a que la grande bleue qui soit, pour moi, une source de chagrin depuis quelques années.

Il paraît que les Maîtres Nageurs Sauveteurs sont le premier fantasme féminin d'été. Si je suis la première à reconnaître leurs mérites et leur charme je fantasme plutôt sur des drones qui sauveraient tout le monde en mer quand les conditions sont extrêmes et, même, des bateaux entiers... Il paraît qu'à San Francisco il y en a qui sont déjà au point pour porter des containers ! Pas une raison pour que les MNS passent à la bière et perdent leurs tablettes de chocolat ou qu'ils restent juste des chippendales

décoratifs. Non ! Cela viendrait juste en renfort. Y aurait quand même du taf...

Bleu comme blues... Je regarde dans mon jardin les jeunes merles qui volètent de branche en branche sous l'œil attentif des parents. Chaque année il y en a un qui tombe du nid et que j'élève, guidée par les précieux conseils téléphoniques d'Hegaldia, association de protection de la faune sauvage d'Ustaritz : « mais non, vous n'êtes pas ridicule, Madame... Pour nous chaque oiseau compte. Et encore plus aujourd'hui ! Les merles n'abandonnent jamais leur progéniture. Continuez ainsi et un beau matin ils viendront le chercher. Il volera de ses propres ailes ».

Mes anciens pensionnaires continuent de me rendre visite. Oui, oui, je les reconnais. Cette année, point d'oisillon mais après les vacances, je n'aurai plus d'enfants dans mon nid. J'entends leurs cris de bimbos, leurs fêtes tonitruantes d'ados, leurs conversations, encore aujourd'hui lorsque j'écris dans ma chambre, fenêtre sur jardin. Je repense aux rigolades avec leurs multiples applications de smartphone lorsqu'ils m'envoyaient depuis une autre pièce des photos surprenantes de moi en homme grâce à Snapchat et puis tous leurs délirés avec Siri, robot d'assistance vocale à qui l'on peut faire prendre différents accents et demander toutes sortes de services et qui répond invariablement : « que puis-je faire pour vous ? ». J'entends à présent le mot été au passé. Zone d'inconfort... Je tente pour la première fois : « Siri, je voudrais partir dans une zone joyeuse ». (prémices de solitude : on en vient à parler aux machines !) « Désolé, je ne trouve aucune destination répondant à vos attentes » répond le poli androïde.

Alors, c'est décidé, j'irai en zone blanche, l'esprit en roue libre ; une zone affranchie de limites, parfois cernée de doutes, mais aux doux rivages de rêves et d'espoirs. Une plage de réflexion. J'ordonne au dictaphone : « organiser les Etats Généraux de mon état général ; convoquer le chef d'Etat des lieux, inviter le Ministre des Affaires Familiales, le Ministre de la Santé et surtout celui de l'Intérieur pour une conversation intime classée ultra confidentielle : la rencontre au sommet du G besoin G envie... »

Bonnes vacances !

■ redaction@lspb.fr

Yves
UGALDE

La Croix blanche de Bayonne



Hier, fin d'après-midi. Il est 18 heures en ce lundi très ensoleillé. Un homme et une femme d'une trentaine d'années font la sieste sur le socle du monument du miracle de la croix blanche, au-dessus de l'avenue de Pampelune. Mais une vraie sieste, de ce sommeil qui laisse les quatre membres totalement alanguis. L'inverse des traditionnels chiens de fusil de nos nuits fetales.

L'homme, surtout, semble s'être écroulé pour toujours. Cela ressemble à ces statues des monuments aux morts où on voit le poilu vaincu par la mitraille. Couché sur la plus haute marche, son bras gauche court sur les deux autres marches inférieures, dans un relâché tel qu'il ferait presque craindre pour son réveil.



© DR

La femme, elle, allongée sur le côté orienté vers les remparts de la rue d'Espagne, donne encore quelques signes de vie. Elle replie une jambe, replace sa tête sur un boudin confectionné avec son bagage léger de promeneuse. Bref, elle convulse timidement.

A leur tenue vestimentaire, ils semblent être descendus d'une bicyclette d'excursion. J'imagine que le guide du routard ne doit pas être loin d'eux, dans un sac à dos. Leur peau laiteuse indiquerait plutôt des visiteurs venus du nord. Quelque chose me dit, au rosé des cuisses, que le réveil pourrait leur être un tantinet douloureux. Ils pourraient même s'en voir des croix pour remonter sur leurs vélos... Cette scène de campagne, à l'aplomb du flux tout de même conséquent de voitures de l'avenue de Pampelune, me laisse perplexe sur le don d'abstraction dont certains de nos contemporains sont capables. Moi je sais que je ne pourrais pas. Une sorte de complexe remonté de la petite enfance où on m'avait

expliqué que mon sommeil ne devait en rien devenir un spectacle. Idiot sans doute, mais c'était comme ça.

En l'occurrence, il ne s'agissait pas d'une halte casse-croûte, un rien blasphématoire, comme j'en vois souvent sur ce promontoire qui aurait vu le saint patron de la ville perdre sa tête. Non, là, nous étions en présence là d'un lâcher-prise monumental.

Ces deux corps entièrement voués aux bras de Morphée, répandus sur les marches conduisant à la croix du miracle du 30 août 1451 qui vit une croix de lys se dessiner dans le ciel de Bayonne pour chasser les Anglais de la ville sans faire couler une seule goutte de sang, avaient quelque chose de sacrificiel. Ils donnaient au monument une portée dramatique absolument pathétique.

J'en étais à chercher le détail qui eût trahi une mise en scène, un happening dont le théâtre

de rue est friand. Rien de tout cela. A l'évidence, ces deux touristes ont vu en cette croix emblématique du patrimoine de la cité, l'oasis tant attendue, la halte réparatrice. Et puis il faisait si bon au pied du mamelon herbeux les séparant du pavillon Lautrec et de son pont levé ! Au diable, si je puis dire, les convalescences urbaines.

A moins que le décor très imposant des poternes environnantes ne les ait emportés dans un rêve moyenâgeux. Le visiteur, au sens Claviérien du terme, était peut-être, dans son songe médiéval, déjà, passé par l'épée. Allez donc savoir ! A moins qu'il ne fût plus mystique et carrément descendu de la croix originelle après l'ultime supplice ? Marie-Madeleine, elle, bougeait encore, mais si peu ! Un péplum sans grands moyens, mais d'une force de jeu très impressionnante...

■ redaction@lspb.fr